Les plaintes de la france

LES PLAINTES DE LA FRANCE, A MONSEIGNEVR LE PRINCE.

A PARIS,
Chez ROBERT FEVGE', proche le puits-Certain, à l'Image S. Sebaſtien.

M. DC. XLIX.



LES PLAINTES DE LA FRANCE, A MONSEIGNEVR LE PRINCE.



E nommeray-ie mon fils Prince? que quelque enchantement defigure, & qui ne porte plus les traits de ta mere : ou bien te donneray-ie vn nom plus conforme à la passion qui te domine, qu'à la tendresse que ie te porte. Helas! quand ie considere auec quelle violence tu te porte contre tes freres, tu n'es plus mon fils ; mais quand ie pense que c'est moy qui t'ay porté dedans mes flancs, & qui t'ay donné la vie, ie me treuue encore ta mere. Pourquoy cruel m'as tu reduitte à te cognoistre & ne te cognoistre pas tout à la fois? Pourquoy fais tu de l'objet de mon amour vn sujet de ma haine ; & pourquoy force tu ma raison de s'oposer aux affections de mon sang ? quand i'ay senty mes ennemis me déchirer, i'ay souffert mes douleurs en patience ; mais tes rigueurs me font desesperer. Ie me suis veuë quelquefois toucher le moment de ma perte, & dedans mes malheurs encore trouuois-ie quelque raison à la fureur de mes vsurpateurs; mais ie n'en

ſçaurois trouuer à la tienne. Le combat n'eſt pas nouueau des choſes que regit quelque antipathie; mais il eſt eſtrange en vn fils qui combat ſa mere. Tous les Eſtats qui m'enuironnent, ou me craignent, ou me haiſſent. Que l'Italie ſouhaitte ma ruine pour viure aſſeurée, ie n'en ſuis point ſurpriſe. Que l'Allemagne & la Flandre me redoutent & me deteſtent, ie n'en ſuis point eſtonnée. Que l'Angleterre & l'Eſpagne complottent enſemble ou ſeparement ma perte, ie ne le trouueray point eſtrange. Mais que mon fils s'arme pour me deſtruire, ce penſer ſeulement m'eſt vn coup de foudre plus cruel & plus ſenſible que ma propre perte, coniurée par toute la terre. Encore s'il me falloit perir par vne coniuration vniuerſelle, i'aurois du moins dans mon malheur ineuitable la gloire de ne ſuccomber pas ſans reſiſter : & ce me ſeroit vne douceur dans mes douleurs de deffendre ma vie iuſqu'au dernier ſouſpir. Mais contre toy mon fils, que faut-il que ie faſſe? dois-ie m'oppoſer à ta rigueur, ou la ſouffrir? Armeray-je mes triſtes bras contre celuy qu'ils ont ſi ſouuent embraſſé? Perceray-je ce cœur auquel i'auois donné le mien? Feray-je enfin mourir celuy que i'ay fait viure? & par vn cruel & funeſte changement quitteray-je ma qualité de mere pour celle d'ennemie? O l'eſtat deplorable où le Ciel m'a reduitte! qu'il me faille deliberer de la perte d'vn fils que i'ay tant aymé : ou perir par les mains de celuy que i'ay enfanté.

Fils ingrat execute ta rage, & ſauue moy de la mienne. Ie n'y puis conſentir. quelque demon qui te poſſede & quelque furie qui te tranſporte, tu es touſiours mon fils, & ie ſuis encore ta mere.

Viens donc, dechire ces flancs malheureux qui t'ont porté. Tranche ces bras qui t'ont embraſſé, & perce ce ſein qui t'a nourry. Montre au Ciel vn endurciſſement inouy. Fais voir à la terre des crimes ſans exemple. Fais mourir ta mere, fils barbare, elle y conſent ſi tu le deſire, peus-le ſi tu l'oſes.

Quel plaiſir auſſi bien me reſteroit de viure en te faiſant la guerre. En combattant contre toy ie me frapperois & me bleſſerois moy-meſme. De tous coſtez le fruict de mes combats ne ſeroit que plaintes & que larmes. Ou victorieuſe ou vaincuë i'aurois touſiours à pleurer mes enfans. Il me faudroit touſiours porter le

deüil

deüil de la mort de tes freres ou de la tienne, & mes douleurs auroient ces continuels redoublemens, de voir en mon ſang de toutes parts des fratricides.

N'as tu d'autres ennemis que ceux que i'ay engendrez ? n'en veux tu qu'à ta patrie fils, inplacable, qui prefere la Sicile à ta mere, & vn Sicilien à tous tes freres. Romps l'enchantement qui t'aueugle; defais-toy du charme qui t'abuſe; mon fils, ouure tes yeux, regarde la France deſolée qui t'implore, & ſouuiens toy de la Sicile qui t'empoiſonne; la meurtriere de mes enfans n'a pour toy rien que de funeſte.

Ce n'eſt point pour t'animer contre mon ennemie que ie te montre les larmes qu'elle me cauſe, & que ie t'enuoye les ſouſpirs qu'elle m'arrache. Quelque barbare qu'elle m'ayt eſté & qu'elle me ſoit encore, i'ay plus de ſoin de ton ſalut que de ſa perte, & l'amour que i'ay pour toy me ſollicite bien plus que la haine que i'ay contre elle. Qu'elle reſpire & qu'elle triomphe de mes autres infortunes, pourueu que ie te ſauue de ſa rage. Helas mon fils quel deplaiſir m'eſt-ce de te voir expoſé à la fureur d'vn monſtre ſorty de ces montagnes ou de ces flots, & qu'ont vomy ces gouffres ardans, ou ces gouffres humides. I'ay veu iuſques icy de combien de moyens il s'eſt ſeruy pour te perdre; i'ay fremy mille fois de voir ſon inhumanité t'expoſer inegal au nombre de mes ennemis; & la bonté celeſte en te ſauuant touſiours a exaucé mes vœux, & confõdu ces artifices. Tu reuiẽs ẽcore tout fraiſchemẽt d'vn peril d'où tu n'es eſchappé que par miracle; ô la plus barbare pẽſée & la plus noire furie que l'enfer ayt iamais dechaiſnée! Ce qu'il n'a peu faire par tes ennemis, ces alliez, il le veut executer par ta mere. Deuiendrois tu complice de ces laſches deſſeins, Heros victorieux en qui i'ay mis mes illuſtres eſperances; & ſerois-tu l'ennemy de ta vie & de ton honneur, au point de ſeconder vn bourreau, à tous deux égallement ſi funeſte. Conſidere plutoſt, mon fils, à quelle extremité par luy noſtre deſtinée ſe treuue reduitte. Te voila preſt à m'arracher le cœur; & moy de meſme à te percer le ſein: Funeſte & noir ſpectacle, où le fils & la mere leuent le bras l'vn contre l'autre, pour ſatisfaire à la paſſion d'vn ennemy qui les veut perdre tous deux. Ennemy deteſtable, qui nous ayant of-

fencé l'vn & l'autre ; veut sur tous deux ensemble mettre la peine de ces offences, & exercer la vengeance de ces crimes. Fils genereux, ne fais rien d'indigne de ta mere, & iuge mieux qui de nous ou de luy doit prendre ou souffrir cette vengeance. Pour t'arracher du party honteux de ce Tyran qui me persecute, ie ne te veux point dépeindre vne vie de tout le monde trop connuë. Songe seulement qu'il nous a voulu diuiser ; c'est assez pour le haïr autant que tu dois, & le punir autant qu'il merite.

Esloigne toy donc de ce cruel, dont la rage contagieuse pourroit soüiller ta renommée de l'infamie & de l'impureté de la sienne. Peus-tu demeurer vn moment auec le boureau de ta mere, & regarder sans courroux celuy qui fait mourir celle qui t'a donné la vie. Detourne sur moy ces regards trop indulgents dont tu le fauorise. Regarde les profondes playes que i'ay receuës de sa haine & de sa malice. Voy couler mon sang de toutes parts. Regarde mes Campagnes desertes, mes villes ruinées, mes Prouinces desolées. Escoute les tristes clameurs de mes pauures enfans, qui languissent sous la tyrannie de ce Barbare. Prends pitié de ta mere & de tes freres ; au moins si tu n'en as pas de toy-mesme. Esteins l'embrasement qui pour nous consumer allume ce tison qu'Etna a ietté du plus bas de ces entrailles. Voy de combien d'horreurs ce demon sorty des cachots de l'abysme veut obscurcir l'esclat de ta gloire, quant il t'oblige d'entretenir ces flammes qui me deuorent. Vange-toy mon fils d'vn attentat si detestable. Vange-moy d'vne barbarie si estrange. Vange nous tous deux de ces crimes qui nous offencent doublement l'vn & l'autre, qui blessent la mere en son fils, le fils en sa mere ; & tous deux encore en leurs propres personnes.

Tu vois combien d'Hercules attaquent ce monstre ; & combien de mes enfans à l'enuy recherchent la gloire que ie te souhaitte. Pourquoy parmy tant de genereux demeures-tu stupide ? & pourquoy souffres-tu que i'attende d'ailleurs vn coup glorieux que ie te demande, & que tu me dois ? Reueille-toy mon bras : viens au secours de ma teste. Heros inuincible, ne fais point rougir la Flandre & l'Allemagne du souuenir de tes victoires, par la honte de mes déroutes. Toy qui as battu mes ennemis iusques chez eux, ne

ſouffre pas qu'ils me brauent iuſques chez moy. Souuiés-toy de ce que tu as eſté, & ſois touſiours le meſme. Ie t'ay enfanté pour eſtre mon Marcellus, ne me ſois point vn Coriolan : ou ſi tu l'as pû eſtre, fleſchis-toy du moins par les larmes de ta mere;

Car enfin, mon fils, ces larmes ne ſont point iniuſtes : & quand ie pouſſe des ſoupirs pour t'amolir, la iuſtice & la raiſon s'expriment auec la nature. Ne refuſe donc point à mes vœux la punition d'vn ennemy qu'auec moy le Ciel auſſi te demande. Ne ſois plus ſourd à la voix de tant de droicts tous ſaints & tous violez qui t'en ſollicitent, & rends-toy par là touſiours plus digne de la gloire que tu t'es acquiſe, du nom & de la grandeur que tu poſſede, & de la tendreſſe que ie te porte.